



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

Introduction

Pascale Goetschel

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1047

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

GOETSCHER, Pascale. *Introduction* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1047>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1047>.

par Pascale Goetschel

+++++

INTRODUCTION

+++++

Trois sociologues – Olivier Donnat qui se présente aussi comme un économiste, Laurent Jeanpierre, Éric Maigret¹ – et deux historien(ne)s – Pascal Ory, Évelyne Cohen – pour deux tables rondes, l'une consacrée à la sociologie de la culture, l'autre à la culture de masse, figurent au menu de cette dernière partie². La mise en parallèle semble, de prime abord, incongrue. À y regarder de plus près, le rapprochement de ces deux thématiques n'est pas si aberrant.

À leurs corps défendant, sociologues de la culture comme historiens du culturel se trouvent réunis par les attaques dont ils font l'objet. Olivier Donnat signale combien les enquêtes sur les *Pratiques culturelles des Français* que ses équipes et lui ont conduites ont souvent été mises en accusation : soit elles alimenteraient le discours sur la culture légitime, soit elles entretiendraient la confusion en mélangeant sans discernement les loisirs et la culture cultivée. Quant aux historiens du culturel, que ne leur est-il reproché ? Une « créativité conceptuelle », pour reprendre l'expression de Pascal Ory, plutôt réservée à la sociologie et à l'anthropologie et qui leur échapperait ; un travail sur le massif et le majoritaire, bref sur les objets faiblement légitimés, moins valorisant que le populaire (et bien sûr le savant). Et que dire de la vague d'avanies déferlant sur la culture de masse elle-même ? De Sainte-Beuve, pourfendeur de la « littérature industrielle », à l'académicien Marc Fumaroli ou au philosophe Alain Finlkielkraut procureurs de la banalisation culturelle, en passant par les tenants de l'école de Francfort dénonciateurs de la dimension aliénante de la culture, nostalgie, rejet, mépris et pessimisme se conjuguent pour vilipender une culture de masse aux contours au demeurant bien vagues.

1. Qui se réclame des études culturelles.

2. Cette journée d'études, tenue au Centre d'histoire de Sciences Po, le 31 mars 2010, était le fruit d'une collaboration entre l'Association pour le développement de l'histoire culturelle et l'Association des professeurs d'histoire et de géographie. Seules figurent ici la conférence de Pascal Ory et l'intervention d'Évelyne Cohen. Cette dernière prenait place dans le cadre d'une table ronde animée par Jean-François Sirinelli et comportait trois contributions (Catherine Bertho Lavenir, Évelyne Cohen et Ludovic Tournès).

L'empathie est beaucoup plus rare et provoque la suspicion, comme chez l'Américain Christopher Lasch.

Dans les deux cas aussi, on s'interroge sur les catégories. Rien n'est donné, tout est construit et relatif, martèle Pascal Ory. Construits sont les mots et les discours. Ainsi de « culture populaire » et de « culture de masse » : au fond, c'est la « même chose » déclare, un brin cynique, l'historien : elles sont ce qui échappe au contrôle des élites. Le reste n'est qu'artifice, opinion, prise de position.

Construite, la sociologie française de la culture étroitement liée à l'État, toute attachée à sonder les processus de démocratisation et à s'interroger, de manière très économique, sur l'articulation entre l'offre et la demande. Construites, ces pratiques d'enquêtes au sein du ministère des Affaires culturelles, dont les opérateurs semblent cependant fort peu préoccupés des catégories utilisées. Cette sociologie-là, très axée sur l'Art et la Culture, s'édifie à l'écart de la *Cultural Sociology* américaine mue par une « attention anthropologique aux choses » (Éric Maigret) – en accord avec les *Cultural Studies* et avec l'histoire culturelle française –, à l'écart également de la sociologie américaine des médias et de la culture.

Construite, cette discipline sociologique, sur une trilogie (l'anomie durkheimienne de la modernité, le désenchantement du monde weberien, l'aliénation marxiste), héritière de présupposés difficilement contournables, le populaire dévalorisé ou le média de masse abrutissant. L'autre tradition anglo-saxonne, nourrie de pragmatisme américain et des théories de la réflexivité, articulée autour du décroisement des pratiques et de leur démocratisation, a, en revanche, moins inspiré. Elle aurait pourtant apporté, nous explique-t-on, des réponses à la question des inégalités. Construite enfin, cette sociologie de la culture, fortement lestée de références à Pierre Bourdieu et à ses analyses de la légitimité et de la domination culturelles, même si son degré de résistance face au renouvellement des théories est diversement jugé par les trois sociologues. Car la sociologie contemporaine se modifie : les *Fan Studies* accordent toute leur importance à la réception ; les travaux de Bruno Latour inspirent des travaux sur le vaste monde des médiateurs, les traducteurs par exemple, comme sur le fonctionnement concret du marché des biens culturels. Certains auteurs ont été ou sont sollicités, tel Joffre Dumazedier et sa vision optimiste de l'usage des temps libres, d'autres, contre toute attente, l'ont été ou le sont moins, comme Michel de Certeau et ses théories sur le « braconnage » ou Bernard Lahire et ses « dissonances ». L'ensemble de ces

évolutions fait évidemment débat : Laurent Jeanpierre n'oppose pas une sociologie critique à une sociologie a-critique mais plutôt post-critique, qui ne serait pas ignorante des classes sociales mais les convoquerait autrement.

Sociologues comme historiens s'accordent donc pour observer les contextes d'énonciation d'une part, les pôles de production des discours de l'autre. Qui décrète l'ordre de légitimité culturelle ? Les élites ? Ces mêmes élites traversées par un pôle traditionnel et un pôle moderne ? La division n'est-elle que verticale, opposant le sommet des élites à la base constituée par les masses ou ne doit-elle pas être pensée de manière horizontale, au sein même des classes sociales ? À moins qu'il ne faille tenir compte d'autres distinctions : le centre et la périphérie si l'on se situe dans une perspective spatiale, la capacité de cultiver les « mobilités » entre les pratiques pour reprendre les réflexions du sociologue Philippe Coulangeon, autre moyen de ne pas complètement laisser de côté les classes sociales. Bref, tout est question de hiérarchie et de hiérarchisation. En la matière, les questions d'âge, de génération, de genre demandent, plus encore que cela n'apparaît ici, à être interrogées.

On aurait tort de s'imaginer que les réflexions restent exclusivement théoriques. Ou, plus exactement, celles-ci font la part belle aux évolutions pratiques. La montée en puissance de la scolarisation et des médias de masse au XIX^e siècle, le mouvement séculaire du cinéma, l'explosion du marché des images et des sons au XX^e siècle, constituent autant de scansions décisives pour penser les inflexions de la culture de masse.

Évelyne Cohen dresse une chronologie fine du marché télévisuel depuis la fin des années 1940 : passage d'une télévision de pénurie à une télévision d'abondance, pluralité des modèles de développement, français, allemand, anglais ou américain, chacun à sa façon accordant une place particulière au public et au privé. L'idéal démocratique de la télévision « distraire, informer, éduquer » se repère ainsi en Grande-Bretagne, comme en France, très lié aux préoccupations des militants d'éducation populaire.

On ne s'arrête pas à la seule télévision, ce support dont Olivier Donnat suggère, qu'à lui seul, il a fait voler en éclats la théorie de la distinction. La survenue d'Internet et l'importance des industries culturelles modifient la

donne³. Pour l'historien comme pour le sociologue, il convient dès lors de se pencher sur ces évolutions, et particulièrement sur les effets de l'individualisation, de la miniaturisation, de la mobilité et de la connexion. D'où la nécessité de placer sous observation les écrans qui envahissent nos sociétés. Jeux vidéo dont la création remonte aux années 1950 mais dont les premiers produits (les fameuses consoles de jeu) ne sont commercialisés que dans les années 1970, ordinateurs personnels qui se diffusent continuellement depuis les années 1980, objets de diffusion portables en plein essor à la charnière des xx^e et xxi^e siècles. Avec quelques questions saillantes : quelles réussites et quels échecs ? Quels transferts d'usages ? Quelles mutations du rapport au temps ? Aux questions d'équipements s'ajoutent donc des interrogations sur les modèles et les systèmes. Vaste programme esquissé ici.

3. La journée d'études consacrée à la culture de masse se clôturait par une série de réflexions pédagogiques proposées par Pascale Goetschel et Bénédicte Toucheboeuf. On n'en a seulement retenu ici quelques-unes. Voir : « L'Écran dans tous ses états », in Pascale Goetschel, *Histoire culturelle de la France au xx^e siècle*, Paris, La Documentation française, 2010, collection La Documentation photographique, pp. 32-33.